

Il me pressait de partir aussitôt ; mais je le retins pour le présenter à ma famille. Il consentit à passer le reste de la journée avec moi, en me demandant une minute pour prévenir deux compagnons qui l'attendaient et qui devaient partir avec nous pour Besançon.

Dans les courtes heures qu'il y passa, Julien sut se concilier ma famille. Il intéressa mon père par l'exposé d'idées nettes sur le commerce, sur l'économie. Il plut à ma sœur par le récit de quelques voyages, récit orné d'une profusion de couleurs bien propre à montrer combien ce riche cœur intéressait la sensibilité à tout ce qu'il observait.

Un peu avant huit heures du soir, nous arrivâmes, Julien et moi, sur le quai, au bord du Doubs. Il me présenta deux jeunes gens qui nous attendaient là. C'étaient ses amis, M. Léon Gérard et M. Alfred Pivalle. Cette présentation faite, Julien ajouta : « Ma voiture est en bas, nous allons nous embarquer ! »

Comme nous descendions la rampe du quai, je me demandai si Julien avait loué quelque pêcheur pour nous procurer le divertissement d'une traversée par eau à Besançon, ce qui se fait assez souvent. Mais à mon grand étonnement, j'aperçus une gracieuse embarcation que nous montâmes et qui s'éloigna aussitôt de la rive sans autre patron que Julien, à qui elle appartenait.

Un certain jour, à Londres, avec lord Nauphly, j'étais allé voir une course de canots, dans laquelle un pari l'intéressait. Je vis de près les deux héros de la fête. C'étaient deux *loups de mer*, ou plutôt deux ours de mer, à l'air farouche, à la barbe hérissée, aux bras velus et herculéens. Je ne m'étais donc pas fait de cet exercice une autre idée que celle d'un genre particulier de lutte, dont les athlètes sacrifiaient au penchant d'un peuple insulaire pour la navigation. Les lutteurs que j'avais vus appartaient à la lie du peuple. Le